

Le marché du bétail et la consommation de la viande à Genève au XVIIIe siècle

In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 30e année, N. 2-3, 1975. pp. 575-583.

Citer ce document / Cite this document :

Piuz Anne-Marie. Le marché du bétail et la consommation de la viande à Genève au XVIIIe siècle. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 30e année, N. 2-3, 1975. pp. 575-583.

doi : 10.3406/ahess.1975.293627

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1975_num_30_2_293627

LE MARCHÉ DU BÉTAIL ET LA CONSOMMATION DE LA VIANDE A GENÈVE AU XVIII^e SIÈCLE*

I. Les sources

Aux Archives d'État de Genève, deux fonds ont fourni la plupart des informations pour cette étude, les Archives hospitalières et le fonds Subsistances (chair) (Voir Annexe).

II. L'offre et la demande

A court terme, l'offre de bétail est, dans une économie de type ancien, très influencée par le facteur météorologique. Elle dépend dans une grande mesure de la rareté ou de l'abondance des fourrages. A vrai dire, la situation revêt un aspect assez paradoxal. Une pénurie fourragère qui dure plusieurs mois peut conduire à une limitation du troupeau, auquel cas, l'offre étant réduite, le prix du bétail (donc de la viande) augmente, d'autant plus que le fourrage est cher. Mais, en revanche, une pénurie de fourrage qui se déclare brutalement, en automne par exemple, peut amener le producteur — le modeste producteur sans grandes disponibilités surtout — à abattre une partie de son bétail, ce qui crée une offre momentanément abondante sur le marché, d'où une baisse des prix. Ainsi, l'élasticité de l'offre à court terme peut éventuellement n'être qu'apparente. En effet, abondance ou rareté des fourrages tendent finalement, sur le plan local, au même résultat. Pâturage abondant : forte offre de bétail à des prix relativement bas. Manque de pâturage : les producteurs sont contraints de se débarrasser de leurs bêtes à des prix relativement médiocres. Plutôt que globalement, les variations de l'offre annuelle apparaîtront surtout saisonnières : c'est en automne et au début de l'hiver que l'on doit abattre le bétail faute de fourrage. C'est au printemps que le prix des bêtes et de la viande est le plus élevé.

Les documents de l'époque abondent en renseignements qui attestent cette dépendance de l'offre de bétail à l'égard du facteur climatique. En 1673, l'hôpital limite son bétail de garde et en 1731, il réduit les bestiaux à deux vaches à lait « à cause de la cherté du fourrage »¹. Chaque année, à la fin de l'été, l'hospitalier produit le compte de la récolte de foin et autres fourrages recueillis durant la saison, afin de pouvoir régler, suivant leur quantité, le nombre des têtes de bétail que l'on pourra nourrir durant l'hiver. L'année 1674

* Résumé d'une étude à paraître dans les *Actes du Congrès sur l'Histoire de la Consommation*.

HISTOIRE DE LA CONSOMMATION

est très mauvaise pour le foin, on se défait du cheval de l'hospitalier « qu'on ne luy peust entretenir ny ayant de la pasture dans la Maison » ; l'avoine a peu rendu, elle est chère ; on se débarrassera aussi des bœufs après la vendange pendant laquelle ils serviront de bêtes de trait ². La pénurie de fourrage semble sensible en 1676 : en octobre, l'hôpital abat le bétail inutile ³. En 1695, le résident de France, d'Iberville, fait allusion, dans sa correspondance, à une crise fourragère dans les environs de Genève ⁴. Autres moments de rareté de la pâture : 1754, 1771, années très sèches et défavorables à la prairie, aux foins et aux regains ; la pénurie fourragère de cet été 1771 se rencontre partout en Suisse, en Savoie, dans le Lyonnais, en Alsace ; on fait parfois allusion à une série d'années sèches (1769-1771) ⁵. Une disette de fourrage est signalée en 1778, 1779, 1780 et 1784. En 1785 et en 1796, le foin est rare et il atteint un prix excessif. Parmi les années d'abondance fourragère, on relève les étés plus vieux de 1720, 1741, 1753, 1758, 1770 ⁶.

Ce rapport entre les conditions météorologiques et la production des fourrages, donc du bétail, devrait s'atténuer dans la seconde partie du XVIII^e siècle, où le marché des bestiaux prend une extension nouvelle et où s'améliore la productivité fourragère. Mais la corrélation archaïque est encore visible dans de nombreux textes qui, entre 1760 et 1790, signalent cette dépendance à l'égard de la pluie et du beau temps : le prix du bétail et de la viande varie, dit un mémoire de 1788, selon l'abondance et la rareté du fourrage ⁷.

A long terme, l'offre et la demande de viande de boucherie ont tendance à augmenter au XVIII^e siècle. En témoignent de nombreuses notations glanées dans les documents. On s'entend généralement pour marquer les années 1770-1775 comme le début d'une forte augmentation de la demande de viande de boucherie. La consommation de veau dépasse, vers 1770, celle de la viande de bœuf, et la tendance se marque, dans toute la Suisse, à tuer les veaux de plus en plus jeunes. La rareté et la cherté du gros bétail en Suisse sont attribuées à l'augmentation de la consommation globale qui sévit, depuis quelques années, dit-on, en Suisse comme à l'étranger ; les acheteurs suisses de bétail sont concurrencés, sur le marché national, par la demande étrangère qui vient s'y ravitailler. On mentionne, à plusieurs reprises, des bouchers parisiens qui effectuent, dès 1780, des achats considérables de bétail de boucherie dans la région de Fribourg (Morat), dans le Pays de Vaud (Grandson), dans le Jura neuchâtelois et le pays de Porrentruy. Les Bâlois font les mêmes remarques : vers 1770, on mange de plus en plus de veau. La forte demande de veau freine l'engraissement des bœufs qui deviennent rares et coûteux. Les éleveurs bernois font l'expérience semblable : le paysan est encouragé à engraisser de préférence l'espèce la plus recherchée. A Berne, l'élevage des veaux a augmenté et les bœufs gras sont de plus en plus chers. Les bœufs gras sont achetés surtout par les bouchers des grandes villes riches. Ceux de Genève ont de la peine à en trouver en France où, comme en Suisse, la forte consommation de viande fait que l'on ne laisse plus au gros bétail le temps d'engraisser. Les petites villes, à la clientèle moins exigeante, ne savent plus guère, vers 1770 déjà, ce qu'est le bœuf gras, sauf aux jours de fête : à Vevey, les bouchers « sont hors d'état de faire des emplettes considérables (...) il est rare qu'ils tirent des bœufs excepté aux fêtes de Pasques ». On fait la même remarque à Fribourg où les bouchers achètent très rarement des bœufs et débitent surtout des vaches et des veaux. Parallèlement

au prix de la viande de bœuf qui augmente (elle a dépassé, dès les années 1730, le prix du mouton), les chandelles ont haussé de 50 % entre 1770 et 1780 et de 30 % de 1780 à 1785, du fait de la raréfaction du suif : les veaux que l'on tue trop jeunes ne produisent pas la graisse nécessaire à la fabrication du suif⁸.

A long terme encore, la diversification de l'offre se fait fortement sentir au niveau de la production du bétail bovin. La seconde partie du XVIII^e siècle voit, en Suisse, une montée de l'élevage de la vache laitière au détriment de la vache fournisseur de viande. La constante diminution de l'arrivée des vaches à la boucherie et l'augmentation de la vente de veaux très jeunes donnent une indication indirecte du fait que les paysans s'intéressent de plus en plus à la production laitière : ils sont pressés de se débarrasser de leurs veaux pour pouvoir vendre le lait de leurs vaches⁹.

Le développement de l'économie laitière paraît bien ainsi être le grand fait nouveau de la seconde partie du XVIII^e siècle. Il est observé en Savoie et dans le Pays de Gex (à proximité de Genève) et en Suisse, surtout aux alentours des grandes villes. A Bâle et à Zurich, on note la raréfaction des vaches de boucheries et l'augmentation du troupeau laitier en vue de la fabrication du fromage et du beurre, dont les prix ont augmenté et dont les profits attirent, de ce fait, les activités des paysans. L'enquête de 1772 est très claire à cet égard : l'augmentation de la consommation de beurre et de fromage « a engagé les pays abondants en pâturages à donner tous leurs soins à élever des vaches et (à négliger (les) bœufs ». A Zofingue, le lait qui se vendait, il y a quelques années, 3 kr., vaut aujourd'hui 1 batz le pot, aussi les paysans entretiennent-ils un troupeau de vaches plutôt qu'ils n'engraissent les bœufs. A Aarau, la cherté du fromage profite aux paysans plus que l'entretien des bœufs. Les énormes quantités de fromage exportées d'Argovie expliquent son prix élevé. Mêmes remarques à Berne et à Fribourg.

III. La formation et la conjoncture des prix de la viande et du bétail

On a reconstitué, selon différents calculs et tableaux établis à l'époque, en vue de fixer la taxe de la vente de la viande au détail, « l'état d'un boucher genevois qui, vers 1788, tue 200 bœufs par année »¹⁰.

| <i>A Prix et frais d'achat</i> | (en florins) | |
|---|---|---|
| 200 bœufs, de poids moyen de 622 lb, pris sur le marché, 665 fl. pièce (y compris le trinkgeld de 2 fl. 4 s.) | | 133 000 |
| frais de route des bœufs, frais de voyage du boucher et de ses garçons | | 4 462 |
| gabelle et droits (28-9 par bœuf) | | 5 750 |
| | | <hr style="width: 100px; margin-left: auto; margin-right: 0;"/> |
| | | 143 212 |
| <i>B Salaires</i> | | |
| 2 valets à 30 écus de gage et 2 fl. par semaine | 838 | |
| nourriture des valets, vin compris | 1 344 | 2 182 |
| | <hr style="width: 100px; margin-left: auto; margin-right: 0;"/> | |

HISTOIRE DE LA CONSOMMATION

| | | | |
|---|---|---------|---------|
| C | <i>Frais généraux</i> | | |
| | loyer des écuries et fenières | 800 | |
| | entretien des bœufs vivants | 7 300 | |
| | intérêt du capital | 2 000 | 10 100 |
| | | <hr/> | <hr/> |
| D | <i>Prix de revient</i> | | 155 494 |
| E | <i>Prix de vente</i> | | |
| | si la livre de bœuf est taxée 12 sols : | | |
| | viande | 124 400 | |
| | cuir (12 s.) | 19 000 | |
| | graisses (60 lb. à 16 s.) | 16 000 | |
| | charges (ventre, tête, langue) | 2 800 | 162 000 |
| | | <hr/> | <hr/> |
| F | <i>Bénéfice</i> | | |
| | Prix de vente | 162 000 | |
| | Prix de revient | 155 494 | |
| | | <hr/> | |
| | | 6 506 | |

Remarques : la livre genevoise est de 551 g, un bœuf de 622 lb pèse, en poids moderne, 340 kg. Il est intéressant de noter que le montant de la gabelle n'était, en 1701, que de 13 fl. 2 sols par bœuf. C'est une notation précieuse que celle de l'estimation de la nourriture des valets : cela donne 22 sols par jour, en un temps où la livre de bœuf se vend 12 sols et la livre de pain 4 à 5 sols. Le salaire du valet de boucherie, en espèces et en nature, s'élève donc ici à 1 091 florins par an, soit 91 florins par mois (36 sols par jour). A propos de l'intérêt du capital, on évalue les fonds de roulement nécessaire au commerce d'un boucher genevois à 3 ou 4 000 écus, soit le 1/4 de ses débours annuels. A 6 %, cela fait 2 000 à 2 500 florins d'intérêt.

On a déjà évoqué, dans les composantes du prix du bétail, donc de la viande, l'importance du facteur météorologique. On laissera maintenant de côté d'autres éléments qui pèsent sur les structures de l'économie ancienne, la mauvaise organisation des marchés et l'insuffisance des moyens de transport. Pour le reste, les contemporains qui ont observé le marché du bétail et de la viande, entre 1770 et 1790, ont très correctement expliqué la hausse des prix à moyen terme ¹¹. La cause principale de la cherté est imputée à l'augmentation de la demande de consommation de la viande et des produits laitiers. Tous les textes sont clairs sur ce point. Augmentation de la demande de viande : « il y a quelques années, 1400 à 1500 bœufs suffisaient à ravitailler la ville de Zurich, aujourd'hui il s'en tue 2 600 à 2 700 par an » (1722) ¹². Augmentation de la consommation de lait et de beurre : notations explicites pour Bâle, Zurich, Zofingue.

Plus encore que la consommation nationale de fromage, est évoquée l'exportation croissante, l'extension du commerce des fromages. L'augmentation du prix du fromage est observée dans toute la Suisse et elle est due, selon les observateurs, aux quantités énormes de fromage exportées vers l'étranger, vers la France surtout. En 1778, les cantons suisses livraient à la France 3 198 047 livres de fromage, dont le prix du quintal a passé de 4 krone au début du XVIII^e siècle à 15 vers 1795 ¹³. Parallèlement, il faut mentionner l'augmentation des exportations de bestiaux. « A la fin du XVIII^e siècle, le canton de Berne (y compris ses bailliages de Vaud et d'Argovie) exportait

annuellement 10 000 à 12 000 têtes » de bovins ¹⁴. Les réponses à l'enquête de 1772 laissent entrevoir que des bovins suisses auraient été exportés à Strasbourg et en Hollande ¹⁵. La montée des prix et des profits réalisés dans l'économie laitière a provoqué une mutation dans le troupeau que les observateurs ont signalée : la raréfaction de l'élevage du bétail de boucherie au profit de la vache laitière est un élément aggravant de la hausse des prix de la viande, surtout de la viande de bœuf et, indirectement, de la viande de mouton sur laquelle, en conséquence, se porte une demande plus grande. A la fin du XVIII^e siècle, il faut importer un nombre de plus en plus élevé de moutons ¹⁶.

Autre mutation, plus fondamentale, et qui atteint les structures de l'économie suisse : la poussée des prix et des profits des activités d'élevage a un impact sur l'emploi des sols et sur la redistribution de la propriété, dont les effets sont perçus par les contemporains : « le bailli de Gessenay prétendait que les emblavures avaient diminué de moitié dans son ressort, qui comprend le Pays-d'En-Haut, entre 1735 et 1775 » ¹⁷. Un mouvement semblable se développe dans l'Oberland bernois et dans la Gruyère fribourgeoise. Le recul des cultures céréalières — qui s'accompagne du recul du produit décimal — ne signifie pas de moindres profits pour les propriétaires et les tenanciers. En 1788, on signale qu'aussitôt que, dans les régions d'élevage, les baux sont échus, ils sont réajustés de 15 à 16 % tous les un ou deux ans et néanmoins « il se présente des amodiateurs en foule, parce qu'il y a encore à gagner ». Des alpages vendus il y a dix ans, sur le pied de la rente à 4 %, rendent actuellement 10 % du prix auquel ils ont été acquis ¹⁸.

IV. La consommation de viande à Genève au XVIII^e siècle

Un résultat important de cette recherche est d'avoir pu établir, avec un degré élevé de certitude, le poids moyen, en viande, des bêtes de boucherie entre 1730 et 1790. C'est une acquisition utile pour la détermination de la consommation globale de viande et de la ration moyenne par habitant : sans poids moyen sûr, toute estimation est vaine. On notera incidemment que l'évolution du poids moyen des bestiaux est révélateur des progrès de l'agronomie puisque l'augmentation du poids du bétail atteste les améliorations des méthodes d'élevage. Les données ci-après extraites de plus longues séries, s'appuient sur un nombre suffisamment grand d'observations pour être considérées sérieusement ; il s'agit, bien entendu, du poids net de viande, sans charges :

Connaissant le nombre de bêtes tuées dans les boucheries genevoises ainsi que le poids moyen en viande par tête de bétail, on est en mesure d'estimer la ration moyenne de viande de boucherie par habitant. En 1728-1729, la population genevoise doit approcher 19 000 habitants (18 500 au recensement de 1711). A cette date, les Genevois auraient consommé autour de 60 kg de viande de boucherie par an. En 1781 (année d'un recensement), la population de la ville est de 24 812 habitants, la ration moyenne de viande de boucherie s'établit à 80 kg pour l'année.

Bien entendu, malgré son apparente précision, l'estimation reste discutable. Le comptage de la population, d'abord. Il ne comprend pas les gens de passage, ni les habitants de la banlieue très proche qui viennent faire leurs achats dans les boucheries de la ville. Peut-être, en tout, 5 à 6 000 consommateurs. En revan-

HISTOIRE DE LA CONSOMMATION

*Poids moyen des bestiaux en viande **

| <i>Années</i> | <i>Nombre d'observations</i> | <i>Bœufs (kg)</i> | <i>Nombre d'observations</i> | <i>Vaches (kg)</i> | <i>Remarques</i> |
|---------------|------------------------------|-------------------|------------------------------|--------------------|--|
| 1730 | 44 | 187 | 124 | 136 | 1) Les bêtes de qualité viennent de Suisse, les autres de la Savoie et du Pays de Gex, |
| 1740 | 113 | 197 | 11 | 150 | |
| 1750 | 74 | 229 | 22 | 175 | |
| 1756 | 73 | 301 | 8 | 213 | |
| 1788 | 200 | 343 | — | — | 2) En 1788, on estime le poids en viande d'un veau à 38 kg, celui d'un mouton à 17 kg. |
| 1788 ** | 1 ^{re} qualité | 386 | 1 ^{re} qualité | 276 | |
| | 2 ^e qualité | 330 | 2 ^e qualité | 220 | |
| | 3 ^e qualité | 220 | 3 ^e qualité | 165 | |

* Archives hospitalières, Gd 1-3. Subsistances, Chair C 5, « État d'un boucher... »

** Enquête de 1772, Chair C 5.

*Nombre de bêtes tuées à Genève **

| <i>Années</i> | <i>Bœufs</i> | <i>Vaches</i> | <i>Veaux</i> | <i>Moutons</i> | <i>Porcs</i> |
|---------------|--------------|---------------|--------------|----------------|--------------|
| 1720-1721 | 1 619 | 1 054 | 6 883 | 21 290 | 3 056 |
| 1728-1729 | 1 851 | 1 476 | 12 360 | 18 123 | 3 443 |
| 1770 | 2 241 | 773 | 18 728 | 25 327 | 588 |
| 1781 | 2 225 | 320 | 19 684 | 33 912 | 694 |
| 1788 ** | 2 400 | 500 | | | |

* Registres des Conseils, nombre des bêtes tuées à la boucherie ; Subsistances Chair B 3, « Gabelle de la chair » ; Chair C 5, « État du produit de la boucherie... »

** Chair C 5, « Mémoire... » : en 1788, on tue à Genève « environ 2 400 bœufs et 500 vaches ».

che, n'oublions pas que nous n'avons des informations que sur la viande de boucherie. Mais qu'en est-il de la volaille, du gibier... et des porcs, sur lesquels nous n'avons que des renseignements partiels (d'ailleurs le porc, ce n'est pas de la viande, c'est du « lard » !) ? Ainsi donc, ceci compensant cela, on en restera, pour le moment, aux moyennes établies plus haut.

V. Discussion des résultats

Les résultats de cette recherche permettent de tirer, provisoirement, quelques renseignements.

Des certitudes, d'abord. La consommation de viande de boucherie augmente fortement durant le siècle. Entre 1730 et 1780, elle passe de 60 kg, par habitant et par année, à près de 80. D'où une extension du marché du bétail sous la pression de la demande croissante : du marché régional proche (aux viandes de qualité médiocre) au marché suisse (viandes grasses de première qualité). L'éloignement du marché est l'un des éléments de la hausse du prix d'achat des bêtes grasses. D'autres facteurs entrent en ligne de compte pour expliquer la montée

des prix : la forte consommation de produits laitiers et l'augmentation des exportations de fromages poussent à l'élevage des vaches laitières, à la vente des veaux et à la raréfaction du bœuf gras.

Tout concourt, en définitive, à la hausse des prix à long terme : prix des produits carnés et laitiers, locations des pâturages, alors que les prix de la viande au détail suivent mal, puisqu'ils sont généralement taxés par les autorités municipales. D'où les plaintes incessantes des bouchers qui multiplient les calculs où l'on voit que le taux de la viande doit être augmenté en fonction des frais croissants qu'ils doivent supporter. Des auteurs ont montré ¹⁹ comment, dans le secteur de la production agricole, se répartissent les bénéfices de la prospérité accrue : une accumulation capitaliste sensible entre les mains des grands éleveurs suisses.

Une autre certitude : dans son ensemble, la population genevoise jouit d'une alimentation très carnée, exceptionnellement carnée peut-être, si l'on considère les évaluations, ou le plus souvent les hypothèses, avancées pour d'autres villes européennes à la même époque. Il est vrai que si on fait un tour rapide des estimations proposées, on ne peut manquer d'être frappé par la disparité de résultats tenus souvent, peut-être hâtivement, pour acquis. Ces estimations vont des 14 kg de viande par an et par habitant des Allemagnes (xvi^e-xviii^e siècles) de W. Abel aux rations pantagruéliques des bourgeois français du xix^e siècle de J.-P. Aron. C'est le Parisien de Lavoisier qui se rapprocherait le mieux du Genevois de 1780 ²⁰. Mais il faut sans doute attendre que les enquêtes actuellement en cours, et qui se multiplient, apportent des informations mieux fondées.

De toute façon, une moyenne n'est qu'une moyenne. Reste le problème de la consommation effective... ou, en d'autres termes, celui de la hiérarchie sociale d'une alimentation améliorée. Il faut croire, alors, que les riches Genevois consomment plus que les 80 kg moyens ce qui nous amène à un maximum physiologique ²¹. Sur ce point, l'exemple de l'hôpital peut-il servir de modèle ? Les pauvres n'y mangent de la viande qu'une fois par semaine, l'hospitalier et ses pensionnaires s'en gobergent. Là non plus, on ne sait comment conclure. Le passage de l'histoire quantitative à l'histoire qualitative n'est pas simple. On attend, pour aller plus avant dans cette voie, des études sur les salaires et les revenus pour mesurer les possibilités des différents groupes sociaux à se procurer des produits alimentaires riches. Dans cet ordre d'idées, la diminution de la consommation de blé, à Genève, entre le xvii^e siècle et la fin du xviii^e, semble se confirmer ; de 3,5 coupes par habitant et par an, on passe à moins de 3 coupes vers 1790. Cela fait non seulement 15 % de pain en moins (et chez les aisés beaucoup plus), mais cela se traduit par une disposition accrue à manger mieux. Et il faut enfin que les revenus aient augmenté pour absorber ce surplus de viande.

Voilà l'hypothèse : plus de viande, cela signifie plus de disponibilités monétaires, donc des revenus individuels accrus qui doivent s'inscrire dans une certaine prospérité qui est bien celle des décennies genevoises qui séparent 1730-1740 de 1780-1790. Des travaux sont actuellement menés sur le front de la démographie qui anticipent la suite de la recherche : la diminution de la mortalité est due, en grande partie sans doute, à cet enrichissement alimentaire.

Anne-Marie PIUZ
Genève

HISTOIRE DE LA CONSOMMATION

ANNEXE

a) *Archives hospitalières*

- Bh, Livres des mandats. Document peu utile à cette étude par le fait qu'il n'indique pas le poids des bestiaux pour lesquels le mandat est délivré. Par exemple : payé x florins pour une vache.
- Gd 1-4, Livres du bétail et de la chair. Document essentiel, ne couvre malheureusement que la période 1730-1756, mais donne le nombre des bêtes achetées et tuées, leur *poids en viande* et quelquefois leur origine.
- Aa, Registres des délibérations.
- Ad 6, Notes diverses.
- Ag, Règlements de l'hôpital.
- Fe, Comptes des hospitaliers. Utile pour connaître les prix de détail.

b) *Substances (chair)*

- B 1, 2, gabelle de la chair à Longemalle (sept. 1701-août 1703)
- B 3, gabelle de la chair à Longemalle (1761-1771)
- B 4, livres pour la gabelle de la chair (1761-1781, il manque 1770)
- B 5, gabelle de la chair en l'île (1761)
- C 5, papiers divers sur la boucherie et sur la gabelle de la chair :
- « Articles d'informations délivrées au sujet de la Boucherie » (1772). Il s'agit d'une enquête lancée sur l'initiative, semble-t-il, de milieux qui ont intérêt à connaître l'état du marché du bétail (milieux de la boucherie et de la police), afin de fixer le taux de la vente de la viande au détail. Cette enquête a été menée sous forme d'un questionnaire qui fut distribué dans une vingtaine de villes suisses et étrangères.
- « Informations prises par M. Mallet et tableaux », « Nombre des bœufs et des vaches tués chaque semaine par chaque boucher en 1774, 1775 et 1776 ». « Nombre des veaux et moutons tués chaque semaine par chaque boucher en 1774, 1775 et 1776 ».
- « État du produit de la boucherie pour les Commis et Jurés » (1772-1784).
- « Mémoire approuvé par Messieurs de la Justice le 8 d'août 1788, et par eux présentés au Magnifique Conseil, concernant les Boucheries, taxes des viandes, etc. », 36 fol. La « technicité » du rapport et le ton des revendications permettent d'attribuer la rédaction de ce mémoire aux bouchers ou à leurs représentants. A ce rapport sont joints deux documents :
- « Tableau n° 1. Prix de la viande dans les villes voisines comparé à celui de Genève » et « Tableau n° 2. Calcul de ce que les Bestiaux reviennent aux Bouchers et de ce qu'ils rapportent ».
- « Tableau des poids du gros bétail, et leurs résultats », octobre 1788.
- « Tableau pour comparer le prix du Bœuf, d'après l'offre faite de Neuchâtel, pour assortir nos Boucheries », octobre 1788.
- « État d'un boucher qui tue 200 bœufs par an », octobre 1788.
- « De la vache, et des bœufs maigres, ou de la petite espèce », octobre 1788.

NOTES

1. Subsistances, Chair Gd 1.
2. Arch. hosp., Aa 56, fol. 68 vo.
3. Arch. hosp., Aa 59, fol. 43 vo.
4. Paris, Archives du Min. des Aff. étr., Correspond. Genève 15, fol. 169 vo.
5. Subsist., Chair C 5, enquête de 1772 : en Alsace, le fourrage manque en 1769, 1770 et 1771.
6. Sur cette chronologie, Anne-Marie PIUZ, « Climat, récoltes et vie des hommes. Genève XVI^e-XVIII^e siècles », *Annales ESC*, 29, 1974. Notez que, du fait des variations météorologiques, les fluctuations de l'offre de bétail doivent présenter, d'année en année, un dessin inverse de celui de la production viticole : l'été pluvieux, favorable à la prairie, ne l'est pas à la vigne.
7. Si la pâture est abondante ou rare, la proportion change entre les veaux et les moutons abattus chaque année. L'abondance de fourrage incite à élever des veaux alors que la rareté de la pâture pousse à augmenter le troupeau d'ovins.
8. Subsistances, Chair C 5, réponses à l'enquête de 1772.
9. *Ibid.*
10. Subsistances, Chair C 5. Il y a à Genève, en 1775, 24 bouchers, dont 10 bouchers à bœufs, 4 à vaches, 10 à veaux et à moutons. Un boucher qui tue 200 bœufs par an n'est pas exceptionnel ; le boucher Savoye a tué, en 1787, 569 bœufs.
11. A court terme, le prix de la viande au détail est peu significatif, parce qu'il est fixé par l'autorité et qu'il ne reflète guère, de ce fait, la situation du marché. Preuve en est que les bouchers « survendent » continuellement leur marchandise et, quand ils en sont accusés (les registres publics sont littéralement encombrés de ces accusations), ils se plaignent de ne pouvoir rentrer dans leurs frais s'ils se conforment aux prix taxés.
12. Subsistances, Chair C 5, enquête de 1772. On observe à Chambéry, en 1772, que la population consomme « un quart de plus (de viande) que cy-devant », d'où raison de la cherté.
13. G.-A. CHEVALLAZ, *Aspects de l'agriculture vaudoise à la fin de l'Ancien Régime*, Lausanne, 1949, p. 79.
14. J.-F. BERGIER, *Problèmes de l'histoire économique de la Suisse*, Berne, 1968, p. 53.
15. Selon l'enquête de 1772, l'épizootie de 1771 aurait tué, en Hollande, 150 000 bœufs et vaches et l'une des causes de la cherté du bétail en Suisse serait l'exportation de bétail des cantons vers la Hollande. Subsistances, Chair C 5.
16. La Suisse n'est plus un gros producteur de moutons au XVIII^e siècle, en tout cas de moutons gras. Les réponses au questionnaire de 1772 montrent que les moutons de qualité viennent d'Allemagne (Souabe, Franconie) ou de Bourgogne, de Franche-Comté, d'Italie (de Bergame ou de la province de Venise, par les cols grisons).
17. G.-A. CHEVALLAZ, *op. cit.*, p. 74.
18. Subsistances, Chair C 5.
19. G.-A. CHEVALLAZ, *op. cit.*, *passim* ; J.-F. BERGIER, *op. cit.*, p. 34.
20. Le Parisien de 1789, selon LAVOISIER, mange plus de 72 kg de viande par année. R. PHILIPPE, « Une opération pilote : l'étude du ravitaillement de Paris au temps de Lavoisier », *Annales ESC*, 16, 1961.
21. Et le problème du gaspillage ? Non pas tellement le gaspillage domestique et ménager (la pratique en est mal compatible avec la mentalité des bourgeois genevois), mais les conséquences d'une mauvaise conservation des viandes. A considérer.